

ÉLISABETH VALLET

Comprendre les élections américaines



LA COURSE À LA MAISON-BLANCHE



SEPTENTRION

Extrait de la publication

**COMPRENDRE
LES ÉLECTIONS AMÉRICAINES**

DE LA MÊME AUTEURE

Avec Karine Prémont,
Petit guide des élections présidentielles américaines,
Septentrion, 2012 – ebook.

Le Duel. Les dessous de l'élection présidentielle américaine,
Québec, Septentrion, 2008.

Avec la Chaire Raoul-Dandurand,
Le 11 septembre, cinq ans plus tard, Septentrion, 2007.
La présidence des États-Unis (dir.), Presses de l'Université
du Québec, coll. « Enjeux contemporains », 2005.

Avec David Grondin,
Les élections présidentielles américaines, Presses de l'Université
du Québec, coll. « Enjeux contemporains », 2004.

Les correspondants du Trésor,
Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques juridiques », 2003.

Élisabeth Vallet

COMPRENDRE LES ÉLECTIONS AMÉRICAINES

La course à la Maison-Blanche



SEPTENTRION

Pour effectuer une recherche libre par mot-clé à l'intérieur de cet ouvrage,
rendez-vous sur notre site Internet au www.septentrion.qc.ca

Les éditions du Septentrion remercient le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) pour le soutien accordé à leur programme d'édition, ainsi que le gouvernement du Québec pour son Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres. Nous reconnaissons également l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour nos activités d'édition.

Chargé de projet : Gilles Herman

Correction d'épreuves : Sophie Imbeault

Mise en pages : Pierre-Louis Cauchon

Maquette de la couverture : KX3 Communication

Illustration de la couverture : Détail du sceau du président
des États-Unis d'Amérique

Illustration de la quatrième de couverture : Francis Desharnais

Si vous désirez être tenu au courant des publications
des ÉDITIONS DU SEPTENTRION
vous pouvez nous écrire par courrier,
par courriel à sept@septentrion.qc.ca,
par télécopieur au 418 527-4978
ou consulter notre catalogue sur Internet :
www.septentrion.qc.ca

Première édition : Élisabeth Vallet, *Le Duel*.

Les dessous de l'élection présidentielle américaine, Septentrion, 2008.

© Les éditions du Septentrion
1300, av. Maguire
Québec (Québec)
G1T 1Z3

Diffusion au Canada :
Diffusion Dimedia
539, boul. Lebeau
Saint-Laurent (Québec)
H4N 1S2

Dépôt légal :

Bibliothèque et Archives

nationales du Québec, 2012

ISBN papier : 978-2-89448-716-7

ISBN PDF : 978-2-89664-721-7

ISBN EPUB : 978-2-89664-722-4

Ventes en Europe :

Distribution du Nouveau Monde

30, rue Gay-Lussac

75005 Paris

À Vio, qui est trop loin.

INTRODUCTION

Le jour le plus long

A PRÈS PLUSIEURS MOIS de campagne électorale, ce premier mardi de novembre, les bureaux de vote ouvrent enfin sur la côte Est. Certains à 6 heures du matin. Les derniers à fermer seront ceux de Hawaï, 18 heures plus tard. C'est le jour le plus long de la campagne pour les candidats à l'élection présidentielle. Le terme d'un duel, d'un face-à-face redoutable entre deux candidats, l'un démocrate, l'autre républicain. Devant plus de 300 millions de personnes et le reste du monde, se déroule l'un des scrutins les plus suivis : les Américains désignent leur président.

Compte tenu du poids qu'occupe encore ce pays dans le monde, fort de son économie, de son armée, de sa prépondérance culturelle, l'élection du chef de l'État est un moment déterminant de la politique mondiale au terme d'une année cruciale de la vie politique américaine. En effet, les États-Unis demeurent, malgré le polycentrisme croissant du monde, et la crise qui les a fragilisés, la pièce maîtresse de l'échiquier international. Ils représentent la moitié des dépenses militaires, le seul État capable d'intervenir militairement, et de façon complètement autonome, de l'autre côté du globe, ils sont – encore pour quelques années – la première puissance économique et financière, celle dont la diplomatie publique demeure la plus efficace.

Dans le même temps, les États-Unis ne sont à certains égards, qu'une agrégation d'États, de pays, très différents et

autrefois distincts – voire indépendants (et parfois indépendantistes). Ils ont conservé de l'époque où ils se sont violemment détachés de la Couronne britannique une réelle défiance à l'égard des élites, de la centralisation et du gouvernement. C'est ce qui explique, au moins partiellement, les débats qui existent encore autour de la façon dont est désigné le président américain et la vigueur de mouvements anti-étatistes comme les Libertariens ou le Tea Party.

C'est pourtant cette union composite que le président fédère et incarne. Aux commandes des armées, du feu nucléaire, de la diplomatie du pays, à la tête d'une administration qui définit les grandes orientations de la politique américaine, il est la voix du pays. Mais, pour y accéder, le processus est long, ardu, exigeant, coûteux et toujours usant. Quatre années de préparation sont nécessaires pour rassembler une équipe de campagne, les fonds, les soutiens. L'année électorale est une longue route, jonchée de cadavres politiques, et au bout de laquelle ne subsistent, l'automne venu, que deux acteurs, s'affrontant dans une dernière joute, pour n'en laisser qu'un... au terme du solstice électoral.

PREMIÈRE PARTIE

Au cœur de la Maison-Blanche

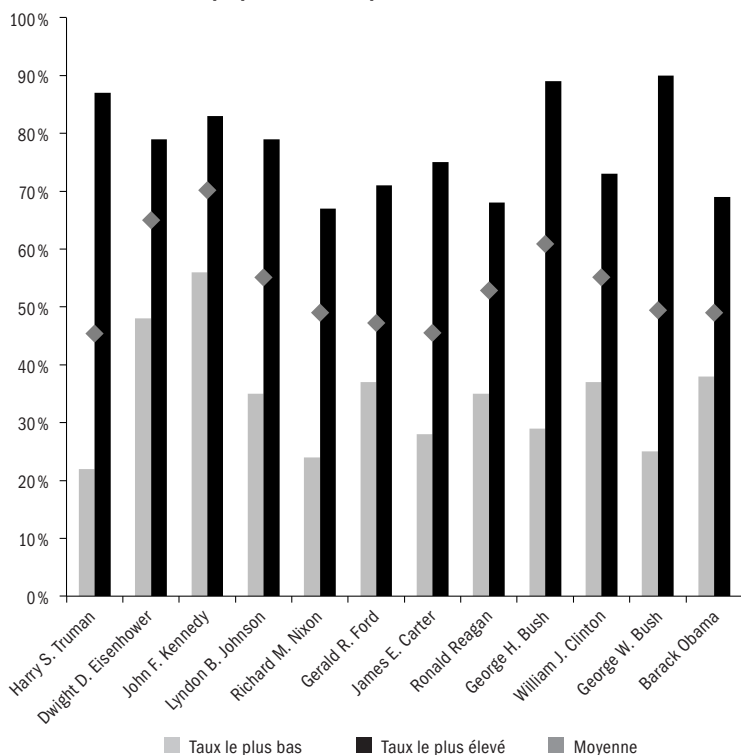
L FUT UN TEMPS où être président des États-Unis n'était pas une tâche particulièrement glorieuse. Éclipsés par un Congrès omnipotent et cantonnés à un rôle secondaire, les présidents s'ennuyaient et vivaient leur charge comme un fardeau, au point où James K. Polk (1845-1850) se félicitait que son mandat s'achève, car, disait-il, il « cesserait d'être un servant pour devenir un souverain ». Ce temps-là est révolu. Tour à tour, Abraham Lincoln durant la guerre civile, Woodrow Wilson durant la Première Guerre mondiale, et Franklin D. Roosevelt durant la grande dépression et la Seconde Guerre mondiale, ont consacré l'expansion du rôle du président. Désormais, le président incarne le gouvernement. Il personnifie le pays. Le président est celui derrière lequel le pays en détresse se rallie; celui qui va cristalliser les attaques contre les politiques publiques, celui qui va parler pour l'Amérique entière. Les symboles de sa puissance sont nombreux, qu'il s'agisse du sceau présidentiel, de l'avion *Air Force One*, de la mallette présidentielle contenant les codes nucléaires, de la Maison-Blanche et son bureau ovale, ou encore du mont Rushmore. Et ces symboles associés à la présidence ont souvent été exploités par les médias, ces derniers contribuant au développement et à l'expansion de la présidence américaine.

1. Pourquoi le président joue-t-il un rôle aussi important ?

Au lendemain de l'élection de novembre 2000, George W. Bush, président péniblement désigné *de facto* par la Cour suprême, souffrait d'un réel déficit de légitimité (puisqu'il avait recueilli moins de suffrages populaires que son adversaire et qu'il avait fallu la décision de cinq juges contre quatre pour lui donner la présidence) et tous les commentateurs le voyaient comme un président falot, faible et sans avenir. Il était alors perçu comme un ancien alcoolique, chrétien *born-again*, peu informé des questions de politique internationale¹, désireux de mener une politique étrangère « humble² », tandis que ses difficultés d'élocution et son manque de charisme laissaient présager une présidence sans envergure. Avec 51 % de taux d'approbation, il se situait en deçà de ses prédécesseurs récents au début de leurs mandats – puisque Bill Clinton se situait à 56 %, George H. Bush à 63 % et Ronald Reagan à 55 %³. Mais les attentats du 11 septembre ont complètement renversé la donne. Mû par un réflexe classique dans son histoire, en période de crise, le peuple américain s'est rassemblé autour d'une figure unificatrice, symbole de la résilience du pays, le président : c'est ce que l'on dénomme le « ralliement autour du drapeau ». La cote de popularité de George W. Bush est alors passée d'un maigre 51 % à la veille des événements à près de 90 % dix jours plus tard.

-
1. Voir Elaine Sciolino, « Bush's Foreign Policy Tutor: An Academic in the Public Eye », *The New York Times*, 16 juin 2000.
 2. Ainsi qu'il le mentionnait au cours du débat présidentiel du 12 octobre 2000, voir [http://www.pbs.org/newshour/bb/politics/july-decoo/for-policy_10-12.html] (juin 2008).
 3. John Sides, « Electoral Politics », dans Gillian Peele, Christopher J. Bailey, Bruce Cain et B. Guy Peters (dir.), *Developments in American Politics*, New York, Palgrave MacMillan, 2006, p. 16.

La cote de popularité des présidents, de Truman à Obama



Source : Presidential Job Approval Center, Gallup, [<http://www.gallup.com/poll/124922/Presidential-Job-Approval-Center.aspx>], consulté le 10 mai 2012.

C'est ainsi qu'Abraham Lincoln, président durant la guerre de Sécession entre 1861 et 1865, est devenu une icône emblématique de l'histoire américaine. Il a également profité pleinement de ce ralliement en accroissant de manière substantielle les pouvoirs de l'institution, en s'érigeant en véritable commandant en chef. De la même manière durant la grande dépression des années 1930, les Américains ont vu en Franklin Delano Roosevelt l'homme providentiel qui les sortirait de la crise. Le rôle du président s'est accentué avec

l'attaque japonaise sur Pearl Harbor : la nation américaine était attaquée et seul le président présentait une figure de ralliement crédible. C'est ce réflexe qui explique encore, avec la crise des missiles en 1961, l'aura dont a bénéficié John F. Kennedy ou, durant la première guerre du Golfe, la popularité de George H. Bush au moment où le pays s'engageait dans l'opération « Tempête du désert ». C'est ainsi qu'un seul homme peut incarner, au cours d'une campagne présidentielle, « l'homme providentiel »⁴, et le « changement » à lui seul (« Change we believe in »⁵).

Et pourtant, à l'origine, le président ne devait pas être l'institution prédominante du système politique américain. En réalité, les pères fondateurs de la nation américaine ne s'entendaient pas sur le rôle à donner au président et au Congrès : certains voulaient assurer la prédominance du premier, capable de mener le navire et de garder le cap. D'autres craignaient le despotisme d'un président seul maître à bord et lui préféraient un congrès, représentatif du peuple et des États fédérés, plus conforme en ce sens aux origines de la Confédération américaine. La Constitution est donc le fruit de ce compromis, et l'institution présidentielle en témoigne.

Moyennant quoi ce sont plutôt les événements et la pratique qui ont mené le président où il est aujourd'hui : l'un des symboles les plus puissants des relations internationales. Depuis la Seconde Guerre mondiale, et surtout depuis qu'il a les moyens de recourir à l'arme atomique⁶, le président est

-
4. Raoul Girardet (1986), *Mythes et mythologies politiques*, Paris, Seuil, coll. « Points », 210 p.
 5. Michael Grunwald (2009), « How Obama Is Using the Science of Change », *Time*, 2 avril 2009, en ligne : <http://www.time.com/time/magazine/article/0,9171,1889153,00.html>.
 6. Certains y voient une consécration quasi monarchique (Samy Cohen, *La monarchie nucléaire*, Paris, Hachette, 1986), d'autres tous les risques d'une dictature constitutionnalisée (Clinton Rossiter (1949),

devenu l'acteur central du système politique américain. Aucun scandale, aussi important soit-il (du Watergate sous Nixon, à l'Irangate sous Reagan, au Monicagate sous Clinton ou encore au Plamegate sous Bush fils), n'a permis de revenir sur cet état de fait.

Les codes nucléaires

Le président a toujours à ses côtés une mallette qui contient les codes d'autorisation de lancement de missiles nucléaires. Dès la présidence Eisenhower, et plus encore à la suite de la crise des missiles de Cuba, parce que le monde avait alors frôlé la Troisième Guerre mondiale, il était apparu indispensable de doter le président américain d'un instrument qui lui permettrait de déclencher en tout temps et en tout lieu une attaque nucléaire. Désormais, dans cette mallette figurent donc, en dehors des codes nucléaires, la liste des endroits où le président peut se réfugier, les procédures d'urgence et les options militaires en cas d'attaque nucléaire. Il ne peut toutefois déclencher de missiles nucléaires qu'au terme d'une procédure impliquant la confirmation de son identité et la validation de l'ordre par un autre décideur (règle des deux personnes).

Le président domine l'échiquier politique parce qu'il a en sa possession des moyens qui sont autant de symboles de sa puissance. À commencer par son lieu de résidence, au cœur de Washington, au numéro 1600 de l'avenue Pennsylvania. George Washington, premier président des États-Unis, mais aussi grand penseur (aux côtés de l'architecte Pierre L'Enfant) de ce que devait être la ville de Washington – conçue en grande partie sur le modèle parisien –, a défini l'emplacement de la résidence du chef de l'exécutif. Dès 1805,

« Constitutional Dictatorship in the Atomic Age », *The Review of Politics*, 11, 4, octobre, p. 395-418).

elle a été ouverte au public et peut désormais être visitée (elle a été toutefois fermée à plusieurs reprises pour des raisons de sécurité nationale, en temps de guerre ou, par exemple, après le 11 septembre 2001). Blanche seulement depuis sa reconstruction après que les Britanniques l'eurent brûlée en 1814, elle n'a été officiellement désignée « Maison-Blanche » que sous Franklin D. Roosevelt. Petit à petit, sa superficie a augmenté, et avec elle le personnel qui y travaille, symbole de la montée en puissance du président dans le régime politique américain. Depuis le 1^{er} novembre 1800, la famille présidentielle y réside, et c'est dans l'aile Ouest (la fameuse *West Wing* ajoutée en 1902 par Theodore Roosevelt) que les conseillers du président travaillent et que se trouve en son centre le bureau ovale⁷.

Le bureau ovale ou la Situation Room ?

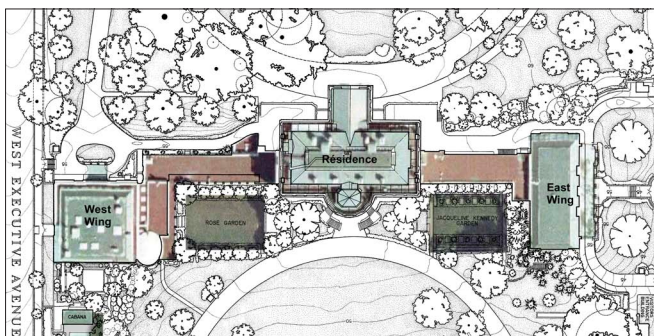
Le bureau ovale matérialise les arcanes du pouvoir présidentiel, c'est le lieu central de la Maison-Blanche dans l'imagerie populaire, le lieu de signature des actes importants, de rencontres des leaders du monde, le symbole du pouvoir. Pourtant cela ne reflète pas totalement la réalité. Si le bureau ovale est le bureau de travail du président au premier étage de l'aile ouest de la Maison-Blanche, le cœur décisionnel se situe un peu plus loin, à l'étage du dessous : c'est dans la *Situation Room*, complètement restaurée et modernisée après 2001, que se prennent les grandes décisions stratégiques, à l'abri de toute forme d'espionnage électronique, et en liaison directe si besoin est avec *Air Force One*. Une salle de vidéoconférence High Tech a même été construite à côté, où se sont réunis les décideurs lors de l'opération menée contre la résidence fortifiée de Ben Laden. Ceci étant dit, une partie des conseillers est rassemblée dans la *West Wing*, dans des bureaux autour du bureau ovale, formant un

7. <http://www.whitehousemuseum.org/west-wing.htm>.

ensemble politiquement compact, parfois même hermétique (le reste de l'administration de la Maison-Blanche étant dans le *Executive Building* adjacent). Hillary Clinton et Michèle Obama ont, chacune en leur temps, pu trouver l'accès au bureau ovale particulièrement difficile⁸.

Les résidences du président

Le président et sa famille résident sur Pennsylvania Avenue à Washington. La Maison-Blanche est scindée en trois parties : la résidence, l'aile est et l'aile ouest (la fameuse *West Wing*). Elle comporte quatre étages et deux sous-sols et représente plus de 5 100 mètres carrés habitables. Avec 132 pièces et trois ascenseurs, elle compte plusieurs jardins, un court de tennis, un salon de quilles, un cinéma, une piste de jogging, un terrain de basketball, une piscine et un *green*.



D'après : [<http://www.whitehousemuseum.org/images/source/white-house-grounds.tif>].

Il est de tradition que, de temps à autre, le chef de l'État s'éloigne de la capitale pour prendre du repos et du recul. Le président et sa famille peuvent alors se rendre dans leur résidence personnelle, comme George W. Bush l'a fait en

8. Jodi Kantor, *The Obamas*, Londres, Little Brown, 2012.

retournant dans son ranch de Crawford au Texas, ou dans des quartiers aménagés pour eux (par exemple la Little White House aménagée par la Marine pour Truman à Key West). Le lieu de retraite le plus connu est toutefois Camp David, parce qu'il a été le théâtre de rencontres historiques (comme les fameux accords de Camp David entre Menahem Begin et Anouar El-Sadate, la rencontre entre Ehoud Barak et Yasser Arafat) ou de séminaires fermés du président avec ses conseillers (par exemple pendant la guerre du Vietnam). L'arrivée au pouvoir de Barack Obama a en l'espèce présenté des enjeux particuliers : la famille Obama étant la première dans l'histoire récente à ne pas résider, avant leur accession au pouvoir, dans un immense domaine, mais bel et bien dans un quartier résidentiel de Chicago. Leur retour ponctuel dans leur résidence personnelle a pu poser des problèmes de sécurité et de confort substantiels⁹.

Mis en scène

Tandis que certains documentaires rendent compte de la complexité du processus décisionnel (*Fog of War* de Errol Morris, 2003 ; *The Path to 9/11* de David Cunningham, 2006), d'autres adoptent un angle résolument critique (*Farhenheit 9/11* de Michael Moore, 2004), voire complotiste (*Le Monde selon Bush*, de William Karel, 2004). Certaines reconstitutions jouent sur l'ambiguïté de la fiction et de la narration (*JFK*, 1991 ; *Nixon*, 1995 ; *W.*, 2008, les trois films d'Oliver Stone, *Game Change* de Jay Roach, 2012), ou au contraire cherchent à montrer les arcanes du pouvoir (*Thirteen Days* de Roger Donaldson (2000) sur la gestion de la crise des missiles sous Kennedy, *Path to War* de John Frankenheimer (2005) sur la gestion de la crise vietnamienne sous Johnson), avec parfois un biais certain

9. *Ibid.*

(*American Faust: From Condi to Neo Condi*, de Sébastien Hoggart, 2009). La fiction a également permis d'aborder le sujet de la présidence à travers la mise en scène d'un chef d'État héroïque (*La somme de toutes les peurs* de Phil Alden Robinson, 2002, *Air Force One* de Wolfgang Peterson, 1997, d'après les romans de Tom Clancy), burlesque (*D' Strangelove* de Stanley Kubric, 1963) ou romantique (*The American President* de Rob Reiner, 1995). Les élections ne sont d'ailleurs pas absentes du grand écran, qu'elles permettent de dépeindre un candidat opportuniste (*Wag the Dog*, de Barry Levinson, 1998) ou les affres de la campagne électorale (*Primary Colors* de Mike Nichols, 1997). Plus présent dans les séries télévisées, on peut revoir *The West Wing* (de Aaron Sorkin, 1999) dont l'action se déroule au cœur du processus décisionnel américain et *Commander in chief* (de Rod Lurie, 2005) qui met pour la première fois en scène une femme présidente.

2. Que représente le président des États-Unis ?

Le président des États-Unis incarne l'unité de la nation américaine. D'abord parce qu'à la différence du Congrès, qui compte 538 membres, et de la Cour suprême, qui en a neuf, il est seul. Un peu à l'image du roi qui ne mourrait jamais (« le roi est mort, vive le roi »), il assure la permanence de l'État. Le fait que l'élection des grands électeurs se déroule en novembre, que la désignation officielle du nouveau président ait lieu en décembre, mais que son entrée en fonction soit différée au 20 janvier – le temps qu'il prépare son administration et, de ce fait, la passation de pouvoirs n'a lieu que deux mois après l'élection – abonde dans ce sens. Le président sortant – c'est d'ailleurs pour cela qu'on l'appelle le *Lame Duck*, le canard boiteux – assure ainsi l'intendance jusqu'à ce que le nouveau soit prêt, assurant ainsi la continuité de l'État.

Les discours du président des États-Unis

Le discours d'investiture est le premier que prononce officiellement le nouveau président élu (ou réélu) et symbolise la réunification de la nation après une année électorale qui a divisé l'électorat. Il y a, dans ce discours, beaucoup d'éléments indiquant l'orientation que va prendre la politique américaine. Ensuite, et parmi les plus importants, son discours sur l'état de l'Union ouvre chaque année politique en janvier : il répond à l'obligation qu'a le président de présenter devant le Congrès l'état des États. C'est un moment marquant de la vie politique américaine. Le président fait son rapport sur la situation des États-Unis *ubi et orbi*, il formule des propositions, annonce son programme et énonce sa doctrine. Enfin, les allocutions présidentielles prennent une signification particulière, d'autant que le président a les moyens de s'adresser directement à la nation. C'est ce que Franklin D. Roosevelt avait compris en prononçant chaque semaine une allocution radiophonique. Désormais la télévision offre une tribune plus importante encore et, en temps de crise, le caractère rassembleur du président est renforcé : que les présidents aient souhaité s'adresser à la nation américaine, comme Kennedy au moment de la crise des missiles en 1962, Bush père en 1991 au moment de la première guerre du Golfe, Bush fils en 2003 avant d'envahir l'Irak, ou encore Barack Obama à la suite de la mort de Ben Laden en 2012, le confirme.

Le symbole de la présidence : *Air Force One*

Air Force One est un Boeing 747 transformé en véritable forteresse volante – en réalité il y en a toujours deux en état de fonctionnement – utilisé pour les déplacements présidentiels. Composé d'une suite, d'un bureau de travail, d'une salle de conférence, d'infrastructures médicales, de 85 téléphones sécurisés, *Air Force One* dispose également d'une technologie de détection des missiles et d'un système antinucléaire et peut

À PROPOS DE L'AUTEURE

AVANT DE REJOINDRE la Chaire Raoul-Dandurand en études stratégiques et diplomatiques de l'Université du Québec à Montréal (UQAM), Élisabeth Vallet a, après un doctorat à l'Université Pierre-Mendès France à Grenoble, effectué un postdoctorat au Centre de recherche en droit public de l'Université de Montréal. Elle a ensuite été chercheure postdoctorale invitée pour une année à l'Université Duke aux États-Unis, puis chercheure à la Chaire de recherche du Canada en relations internationales de l'UQAM. Récemment chercheure invitée au Laboratoire PACTE à Grenoble et professeure invitée au Centre d'études canadiennes de l'Université Duke, elle est désormais professeure associée au département de géographie de l'UQAM et directrice de recherche à la Chaire Raoul-Dandurand. Elle enseigne la géopolitique et est membre de l'Observatoire sur les États-Unis de la Chaire Raoul-Dandurand (www.dandurand.uqam.ca) à l'UQAM.

LA CHAIRE RAOUL-DANDURAND EN ÉTUDES STRATÉGIQUES ET DIPLOMATIQUES

CRÉÉE À L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL en janvier 1996, la Chaire Raoul-Dandurand en études stratégiques et diplomatiques est dirigée par Charles-Philippe David, professeur au département de science politique. Elle a pour mission de répondre aux besoins d'information, de formation, de recherche et de consultation des universités, des organismes d'État, des organisations internationales et des entreprises, dans le domaine des relations internationales.

Le nom de la Chaire évoque le souvenir de Raoul Dandurand, qui fut sénateur de 1898 à 1942. Il exerça également les fonctions de président du Sénat de 1905 à 1909 et de président de l'Assemblée de la Société des Nations en 1925. Le sénateur Dandurand fut l'instigateur de l'indépendance de la politique internationale canadienne vis-à-vis de celle de l'Angleterre en 1931.

Le mandat de la Chaire est triple :

MOBILISER les connaissances

La Chaire Raoul-Dandurand est une structure de développement de la recherche. Avec ses six groupes de recherche, la Chaire Raoul-Dandurand développe une expertise pointue dans les domaines de la politique étrangère des États-Unis, de la géopolitique des ressources naturelles, des nouveaux enjeux liés au terrorisme, de l'économie et de la

sécurité, des missions de paix et des évolutions au Moyen-Orient.

DIFFUSER le savoir

La Chaire Raoul-Dandurand est une structure de diffusion de la recherche. Auprès des universités, des organismes d'États, des organisations internationales et du secteur privé, elle transmet son expertise par des publications, des conférences et des colloques. Au travers de ses interventions médiatiques et de ses publications didactiques, elle joue le rôle d'interface entre le monde scientifique et le grand public.

FORMER les étudiants, les chercheurs et les décideurs

La Chaire Raoul-Dandurand est une structure de formation. Elle propose des enseignements dans le cadre des programmes d'études du département de science politique de l'UQAM afin d'initier les étudiants aux grands problèmes politiques contemporains. Elle associe également chaque année de jeunes chercheurs à ses programmes de recherche. Elle offre aux décideurs et aux entreprises privées des formations sur les enjeux contemporains des relations internationales.

Pour de plus amples renseignements :

CHAIRE RAOUL-DANDURAND EN ÉTUDES
STRATÉGIQUES ET DIPLOMATIQUES
UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

455, boul. René-Lévesque Est,
UQAM, Pavillon Hubert-Aquin,
4^e étage, Bureau A-4410, Montréal (QC), H2L 4Y2
Tél. : (514) 987-6781 • Fax : (514) 987-8502
[www.dandurand.uqam.ca]

TABLE DES MATIÈRES

Introduction

Le jour le plus long	9
-----------------------------	---

Première partie

Au cœur de la Maison-Blanche	11
-------------------------------------	----

1. Pourquoi le président joue-t-il un rôle aussi important ?	12
2. Que représente le président des États-Unis ?	19
3. Quels sont les véritables pouvoirs du président des États-Unis ?	23
4. Le président des États-Unis est-il allé trop loin ?	27

Deuxième partie

Le système électoral est-il vraiment démocratique ?	33
--	----

1. Le traumatisme de 2000	34
2. Une personne, un vote	37
3. Le taux de participation en question	42
4. Une union d'États désunis	46
5. Des problèmes persistants	51
6. Une société fracturée ?	61

Troisième partie

Devenir président aux États-Unis 65

1. Qui peut aspirer à la présidence des États-Unis ? 67
2. La désignation des candidats à la présidence 74
 - Un procédé plus ancien et moins coûteux : les caucus* 77
 - Un procédé plus récent et onéreux : les primaires* 79
3. La consécration avec les conventions nationales 83
 - En cas de décès...* 91
4. En automne : la vraie campagne électorale 92
5. L'argent fait-il le vote ? 93
 - Un cocktail dangereux ? Finances et politique* 96
6. Qui influence l'élection ? 99
7. Une grande entreprise de relations publiques et de communication 107
 - Le rôle déterminant de la télévision* 108
 - La production d'une image* 112
8. L'élection du président 120
 - Le vote populaire et l'élection des grands électeurs* 121
 - En décembre : l'élection (effective) du président* 129
9. La passation des pouvoirs 132
 - La transition* 133
 - La cérémonie de passation de pouvoirs* 134

En guise de conclusion

L'élection de 2012 137

« It's the economy stupid » 138

Le taux de participation 143

Le vote hispanique 144

Le vote noir	146
Le vote des jeunes	147
La mobilisation des femmes	150
Le vote religieux	151
Les États pivots	153
Pour en savoir plus	157
Petit lexique des élections américaines	159
220 ans d'histoire, 44 présidents	173
Postface	177
À propos de l'auteure	179
La Chaire Raoul-Dandurand en études stratégiques et diplomatiques	181

CET OUVRAGE EST COMPOSÉ EN MINION PRO CORPS 11
SELON UNE MAQUETTE RÉALISÉE PAR JOSÉE LALANCETTE
ET ACHEVÉ D'IMPRIMER EN AOÛT 2012
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE MARQUIS
À MONTMAGNY
POUR LE COMPTE DE GILLES HERMAN
ÉDITEUR À L'ENSEIGNE DU SEPTENTRION